

cisme païen. Les *Grâces, Flore, Pomone, Phœbus*, n'apparaissent que dans les descriptions, c'est vrai, mais là même ils sont de trop. Outre que ce vieil attirail est plus que démodé maintenant, ces divinités mythologiques, toutes symboliques qu'elles soient, jurent à côté de ces grandes figures de l'évangile que le poète évoque et sur lesquelles repose tout l'intérêt du poème.

Cependant, malgré ce léger défaut, je le répète, l'œuvre est bonne et attrayante. L'auteur fera sans doute sa marque, un jour ou l'autre, parmi les poètes sérieux de notre époque; et je suis heureux de souhaiter aujourd'hui la bienvenue à sa jeune réputation, dans notre pays toujours si enthousiaste des gloires de la France.

JULES AIRVAUX.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Nous aurions aimé faire un compte-rendu complet de la célébration de notre fête nationale à Montréal, mais c'est un peu tard et les rapports faits par la *Minerve* et le *Nouveau-Monde* sont si complets, qu'il est difficile d'y rien ajouter.

Toutes les paroisses de Montréal avaient été invitées, cette année, à figurer dans les rangs de la procession. Cette idée, dont M. le Dr W. Mount a été l'un des principaux patrons, a eu un excellent résultat. L'émulation a produit des effets merveilleux. Chaque paroisse avait voulu avoir le plus beau char allégorique, le meilleur corps de musique.

La *Minerve* décrit comme suit les chars allégoriques :

Les bouchers ont été beaucoup admirés. Ils portaient tous des blouses et des chapeaux bleus avec leurs tabliers blancs. Ils étaient tous montés sur des chevaux élégants. Leur char allégorique était très-imposant. Il avait trente-six pieds de long et dix-huit de largeur. Il était traîné par dix chevaux à forte encolure. Dans ce char étaient trois bœufs et plusieurs veaux et moutons. Un des bœufs et quelques-uns des petits animaux furent abattus, écorchés et dépecés en public. Dans un autre char de la même section on remarquait une splendide vache blanche appartenant à M. Lamallice, du marché Saint-Laurent.

Le char allégorique du village Saint-Jean-Baptiste, avec ses personnages costumés, a excité l'admiration de tous.

Il ne faut pas oublier de mentionner la section de Saint-Gabriel. Elle avait fait construire un modèle de la *Grande Hermine*. Le navire portait Jacques Cartier et son équipage complet. Le navigateur malouin était à l'avant du bâtiment, la longue-vue à la main, étudiant sa route sur une carte que lui présentait un des deux sauvages qu'il ramenait en France. Comme on le voit, la scène représentait le retour de Jacques Cartier en France après la découverte du Canada. Le maître d'équipage, placé à ses côtés, donnait ses ordres avec un sifflet, et les matelots d'aller et venir. C'était un tableau vivant, plein de caractère et parlant à l'esprit autant qu'au cœur des Canadiens. Ce navire, qui était un véritable chef-d'œuvre dans le genre, a été salué mainte et mainte fois par les acclamations enthousiastes de la foule.

La paroisse Saint-Jacques a bien fait les choses. Elle avait fait construire un char immense représentant le Canada le jour de sa découverte. Dans un massif de verdure représentant la forêt, on voyait deux chevreuils et un castor vivant. Près de là se tenait un Indien, un arc et une flèche entre les mains, dans l'attitude du chasseur sur la trace du gibier. A l'arrière plan se tenait Jacques Cartier mettant le pied sur la rive et prenant possession de la nouvelle France au nom du roi.

Le char allégorique du Sacré-Cœur représentait des cultivateurs canadiens battant le grain et travaillant à la fenaison. M. Octave Labelle, qui était sur le char, chanta pendant la procession plusieurs de nos chansons populaires qui excitèrent l'hilarité des spectateurs.

Les carrières du Côteau Saint-Louis avaient placé une immense pierre sur un charriot et cinq ou six mineurs travaillaient à la mine.

M. le Dr Lachapelle et M. Archambault méritaient des éloges pour le soin qu'ils ont donné à l'organisation de la fête.

Le défilé de la procession, qui se composait de huit à dix mille personnes, dura deux heures et demie.

La messe fut dite par Mgr Fabre et le sermon fait par M. Palin, du Collège de Montréal.

Dans l'après-midi, 20,000 personnes se rendaient à l'île Sainte-Hélène pour assister à un concert et entendre les discours.

A quatre heures, le président de la société, M. le Dr Rottot, prit la parole et exprima, dans le langage élégant qui le ca-

ractérisait, les plus belles pensées d'union et de fraternité.

Puis vint M. Chauveau, qui fit le contraste de la Saint-Jean-Baptiste d'aujourd'hui avec celle de l'époque où le *Canada* faisait remarquer que la bannière de la Saint-Jean-Baptiste était la mieux escortée. "Elle n'était pas suivie, dit-il, de moins de 800 personnes, toutes bien vêtues."

Il rappela les souvenirs patriotiques qu'évoquait l'île Sainte-Hélène et souleva plusieurs fois les applaudissements de la foule.

L'hon. juge Loranger fut accueilli avec enthousiasme. Il laissa peu de temps à ceux qui devaient parler après lui, mais il parla si bien que personne ne s'en plaignit; ceux qui ne l'avaient pas entendu depuis quinze ou vingt ans, le retrouvèrent tel qu'ils l'avaient connu, vif, spirituel, chaleureux, entraînant comme autrefois.

L'honorable juge commença dans les termes suivants :

J'ai lu quelque part qu'il y avait dans l'antiquité une ville qui suivait un usage singulier. Quand un citoyen s'en éloignait pendant quelques années, il devait, en y rentrant, payer un impôt, que l'on nommait le tribut du retour.

Financier, c'était en une forte somme d'argent qu'il était imposé. Poète, il devait composer une ode en l'honneur du dernier vainqueur aux jeux olympiques, ou une épithalame pour la fille qu'on mariait ce jour-là. Guerrier, il devait remporter un trophée conquis sur la ville ennemie. S'il était orateur, il lui fallait, dans un discours académique, célébrer au gymnase les gloires de la patrie, ou faire le panégyrique d'un grand citoyen.

Le comité d'organisation de la Saint-Jean-Baptiste m'a, je crois, appliqué cet usage. Revenu dans Montréal après quinze ans d'absence, il m'a imposé le tribut du retour.

Je ne suis pas financier, et la muse, en naissant, ne m'a pas fait poète. Les cloches de vos sept églises annoncent, d'ailleurs, chaque jour, le bonheur officiel de tant de blondes et brunes jeunes filles, qu'il n'est point de muse dont ne dut épuiser la verve, de lyre dont ne dut fatiguer les cordes, le chant de leur virginal amour. Les besoins de nos luttes ne font pas de soldats. C'est donc par un discours que l'on m'appelle à payer mon tribut de bienvenue. N'allez cependant point me prêter l'outrecuidance de croire que c'est à un orateur qu'on l'a demandé.

Il est pour la race humaine un sentiment que Dieu a déposé dans son cœur, un instinct que la nature a gravé dans son âme. Ce sentiment instinctif, c'est, chez l'enfant, la piété filiale; chez l'homme, c'est l'amour de la famille; chez le vieillard, c'est le culte des ancêtres, et chez tous, c'est l'amour de la patrie. Amour de la patrie, mot magique, aspiration sublime qui résume les plus nobles instincts de l'humanité, qui fait sa puissance, et qui, après Dieu, a sauvé notre nationalité!

C'est ce sentiment qui nous fait aujourd'hui célébrer nos gloires nationales, et faire l'éloge de nos grands citoyens.

Est-il un jour plus propre à célébrer ces gloires et à rendre hommage à ces grands noms, que le jour béni de notre fête nationale, le jour trois fois heureux de la Saint-Jean-Baptiste?

Nos gloires nationales, elles n'ont pas encore toutes rayonné aux pages de l'histoire; et nos grands citoyens, la trompette de la renommée n'en a pas encore dit tous les noms; mais serons-nous insensibles à ces gloires? Parce que les peuples étrangers les ignorent, et parce qu'ils n'ont pas été inscrits au Panthéon, ces noms en sont-ils moins glorieux?

Les gloires de la France qui fut notre patrie, ce sont aussi nos gloires; des lauriers qu'ont cueillis ses guerriers, nous réclamons notre part, et les couronnes que la postérité a décernées au génie et aux vertus de ses enfants, nous croyons les voir resplendir sur nos fronts! Ce n'est pas seulement dans la renommée acquise dans l'ancien monde que nous réclamons un partage, mais nous réclamons notre part des grandes choses faites en Amérique. Autant et plus qu'aucune des nations du continent nous y avons des titres. Ce n'est pas seulement dans les gloires de la France que nous pouvons réclamer notre part d'héritage, mais aussi dans celles des autres nations de l'Europe qui ont pris part à l'établissement de l'Amérique. Il fut leur œuvre commune; ce fut le suprême triomphe de la race humaine! Il est une nation surtout dont nous avons le droit d'être fiers: c'est celle dont la liberté nous protège et dont le drapeau flotte sur nos têtes.

Après avoir tracé à grands traits l'histoire de la race française en Amérique, l'honorable juge termina par les remarques suivantes :

La nationalité française ne peut pas s'éteindre en Amérique, et l'histoire de son passé est une garantie certaine de son avenir. Vit-on jamais un peuple plus abandonné que le fut le peuple canadien à l'époque de la conquête? Abandonnés non-seulement par le gouvernement français, mais encore par la partie la plus importante de la population qui retourna en France, les Canadiens, réduits à moins de 70,000 âmes, sont livrés à un pouvoir étranger dont le but

unique est leur dénationalisation. Ce que l'on veut détruire, c'est ce qu'un peuple a de plus sacré: sa religion, sa langue et ses droits! En dépit du traité, les conquérants leur refusent l'exercice de leur culte, ferment leurs tribunaux, leur donnent des juges qui n'entendent pas leur langue et encore moins leurs lois. C'est dans une prison que l'on prit le premier juge en chef, et ceux-là même que l'Angleterre envoie pour leur servir d'interprètes et de défenseurs, se tournent contre eux. On veut doter la colonie du gouvernement représentatif, mais c'est pour les en exclure. Ils sont catholiques et ne peuvent prêter le serment de suprématie. Ils ne sont donc ni électeurs ni éligibles.

Ils restent cependant fidèles à leur nouveau souverain, et refusent les offres que leur fait le congrès américain pour les entraîner dans sa rébellion. Ils ont, malgré les complots d'une poignée d'intriguants, confiance dans la Couronne anglaise et l'équité qui est au fond de la constitution britannique, amie de l'égalité et hostile à toute persécution!

De 1770 à 1774, on les soumit au despotisme du régime militaire, mais l'acte de Québec leur rend leurs privilèges de sujets britanniques, et les appelle à l'égalité. La noblesse qui retourna en France leur fit défaut, mais ils trouvèrent dans le clergé canadien, né du peuple comme eux, la protection qu'ils ne abandonna jamais.

Ne soyons donc pas surpris de l'influence du sentiment religieux dans le Bas-Canada. Le catholicisme pour les Canadiens, c'est la nationalité!

Sur ce sol d'Amérique, fondé par nos pères, fécondé par leurs travaux, sanctifié par nos martyrs, de nobles destinées nous attendent, mais aussi de grands devoirs nous incombent. C'est à nous qu'il appartient de garder intact le dépôt de nos traditions, de conserver à nos neveux l'héritage des vertus et de patriotisme que nous ont transmis nos ancêtres. Soyons fidèles à l'antique honneur de la France et du Canada, préservons de toute souillure le drapeau national; restons sans peur et sans reproche, et toujours nous pourrions, avec le même enthousiasme et le même élan patriotique qu'aujourd'hui, fêter la Saint-Jean-Baptiste!

M. Chs. de Lorimier succéda à M. Loranger et fit un discours remarquable sous le rapport du fond et de la forme.

M. L. O. David prononça ensuite un discours que nous reproduisons en grande partie :

M. le Président, Mesdames et Messieurs,

Vous souvient-il du 24 juin 1874, de ce jour à jamais glorieux pour la nationalité canadienne-française! Quel déploiement de force et de vitalité nationale! Quel spectacle émouvant! L'enthousiasme faisait battre tous les cœurs, l'émotion remplissait tous les yeux de larmes; les étrangers eux-mêmes étaient émus.

On disait: Jamais on n'a vu et jamais on ne verra rien d'aussi beau.

Il avait fallu, pour arriver à ce résultat, faire des changements importants dans la constitution de la société Saint-Jean-Baptiste. Il y eut quelques murmures, quelques craintes, mais le succès fut si éclatant qu'il n'y eut qu'une voix pour acclamer ce qui avait été fait.

Comme j'avais pris l'initiative de ce mouvement et de ces réformes, on me permettra de dire cela maintenant, je ne vis pas d'abord sans chagrin qu'on se proposait de briser une organisation qui avait produit des résultats si merveilleux. Mais comme je suis de ceux qui croient que le changement est bon en toutes choses, j'attendis avec confiance le résultat de la nouvelle organisation.

Ce résultat, nous l'avons vu ce matin, en nous le voyons en ce moment; il est admirable, digne du patriotisme bien connu de la population canadienne-française de Montréal. Le 24 juin 1878 aura le droit de figurer à côté du 24 juin 1874, parmi les jours glorieux de nos fêtes nationales.

Aujourd'hui comme en 1874, on ne pouvait choisir, pour célébrer le souvenir de nos gloires nationales, un endroit plus convenable que celui qui porte le nom de l'épouse vénérée du fondateur de Québec, du père de la patrie, Champlain, que cette île de Sainte-Hélène où a vécu l'une des familles les plus héroïques du nouveau monde, l'immortel Lemoine et ses sept fils, les Machabées canadiens.

Oh! si les arbres séculaires qui nous ombragent, si les flots harmonieux de notre majestueux Saint-Laurent qui environnent cette île, pouvaient parler, que de choses ils nous diraient!

Quelle différence entre ce qui se passait ici il y a deux siècles et ce qui se passe maintenant!

Au lieu des cris de fureur, des hurlements sinistres des farouches Iroquois dansant autour de leurs victimes, on n'entend plus que des airs nationaux, des cris de joie, des chants de triomphe. A la place des Iroquoises torturant et brûlant les victimes faites par leurs sauvages maris, on ne voit que des femmes douces et charmantes n'ayant pour tourmenter leurs victimes que le feu de leurs yeux, les flèches de l'amour; la femme canadienne, bien supérieure non-seulement à la femme sauvage, mais même aux femmes civilisées des autres pays, s'il est vrai, comme l'a dit Napoléon I^{er}, que la première femme du monde est celle qui a le plus d'enfants; la femme canadienne, qui forme chez nous non-seulement la moitié de l'homme, mais même les trois quarts.

Que de progrès! et quel peuple a été plus heureux que le peuple canadien! Nous avons échappé à toutes les guerres, aux révolutions,

aux calamités qui ont affligé les autres nations, et aujourd'hui, pendant que le monde entier regarde avec anxiété les nuages qui s'amoncellent à l'Orient et prête l'oreille aux grondements souterrains qui présagent les catastrophes, nous célébrons avec plus d'enthousiasme que jamais, dans la plus grande tranquillité, notre fête nationale.

Aucune nation n'a plus que nous le droit d'être fière de son origine, des vertus et des œuvres immortelles de ses ancêtres, de porter plus haut la tête sur ce continent. Nous sommes les fils des plus nobles preux de la plus vaillante nation du monde, de cette France admirable qui semble porter les destinées du monde, de cette grande ressuscitée qu'on croyait bien morte, il y a sept ans, et qui renait de ses cendres plus vivante et plus forte que jamais. Nos pères ont été les véritables pionniers de l'Amérique du Nord; partout des traces ineffaçables rappellent les grandes choses qu'ils ont accomplies; partout, par delà les grands lacs, sur les bords du Mississippi comme sur les rives du Saint-Laurent, ils ont fondé des villes habitées aujourd'hui par des nations puissantes et orgueilleuses qui devraient s'unir à nous, le 24 juin, pour célébrer la mémoire de leurs fondateurs; partout les fleuves, les lacs et les montagnes, des croix surtout rappellent au voyageur qui traverse ces immenses régions, que les Français, nos pères, ont passé par là, et tout, depuis le brin d'herbe qu'agit la brise jusqu'au chêne dont la tête touche les nues, depuis le murmure du ruisseau jusqu'aux grondements formidables de nos cataractes, tout semble n'avoir qu'une voix pour chanter: *Gesta Dei per Francos*.

Mais je m'arrête, voilà que des ombres traversent ces souvenirs dorés, des nuages passent et repassent devant ce ciel étoilé de nos gloires nationales; n'en détournons pas les yeux dans la crainte de perdre nos illusions, de troubler nos rêves, car rien de plus fatal aux nations comme aux individus que de refuser de voir la réalité. Quelles sont donc ces ombres, ces nuages? C'est l'apathie de notre population pour l'instruction, ce sont ces grandes paroisses, ces centres considérables où on ne lit pas; c'est l'émigration, ce chancre hideux au sein de la patrie; ces luttes stériles où on semble prendre plaisir à se déchirer, à s'entredévorer au grand détriment de notre influence religieuse et nationale; c'est la détresse, la banqueroute à presque toutes les portes de nos manufactures et de nos maisons.

Ah! messieurs, en ce jour de fraternisation sociale, pensons à ceux qui souffrent, à ces centaines d'ouvriers qui manquent d'ouvrage, à ces milliers de femmes et d'enfants qui n'ont pas de pain.

Mais la charité privée ne peut suffire, il faut quelque chose de plus. Le temps est arrivé où nos gouvernements et nos législateurs doivent se décider à donner gratuitement à ceux qui veulent travailler, non-seulement des terres, mais même de l'argent ou des provisions, pour leur permettre de vivre pendant les premiers défrichements. Avec un million de piastres payable en trois ou quatre ans, on pourrait établir de deux à trois mille ouvriers, c'est-à-dire de dix à douze mille personnes qu'on arracherait à la misère et au découragement, et qui rendraient au centuple en véritable richesse ce que le pays leur aurait donné!

On se plaint, depuis longtemps, que la colonisation n'avance pas rapidement, et cependant, nos villes sont remplies de gens qui sont prêts à défricher si on leur en donne les moyens. On va, sans doute, soulever la question d'argent, mais il n'y a pas d'objection qui puisse tenir en présence du mal social qu'il s'agit d'éviter, et du bien immense qu'on peut réaliser.

Ce n'est pas le temps de discuter, je n'ai voulu que lancer l'idée aujourd'hui, convaincu qu'on ne la laissera pas tomber, et que la Société Saint-Jean-Baptiste la relèvera au besoin. A elle il appartient de prendre en ce jour l'initiative de ce mouvement national; rien de plus digne de son patriotisme et du but qu'elle poursuit. Pourquoi les deux partis qui luttent en ce moment à Québec, ne feraient-ils pas trêve, un instant, à leurs querelles, pour accomplir en commun cette grande œuvre de salut national!

A l'œuvre donc, les hommes de bonne volonté, les hommes de cœur et d'énergie, les descendants des héros dont la hache a défriché la forêt où brillent aujourd'hui les toits argentés de nos nombreux palais, les flèches élancées de nos temples, où vit une population de 200,000 âmes; à l'œuvre, les fils de ceux dont le sang a fécondé les champs couverts de moissons dorées qui nous environnent.

Il ne s'agit plus de mourir comme nos pères, frappé d'une balle ou d'une flèche, sur l'arbre à peine abattu, dans le sillon à demi tracé, mais simplement de profiter des circonstances pour continuer leur œuvre de défrichement et de civilisation; de donner à ceux qui veulent travailler les moyens de s'emparer du sol qui nous a été légué au prix de si grands sacrifices.

Que cette œuvre de patriotisme et de charité soit le résultat pratique de cette magnifique démonstration, et nous aurons bien mérité de la patrie.

AVIS AUX DAMES

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vantours, de toutes couleurs; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai; Gants nettoyés et teints seulement.

J.-H. LEBLANC. Atelier: 547, rue Craig.